

4383

122

Noyon, le 2 juin 1914.

15, rue d'Amiens.



Mère Marguise,

Au moment où j'allais répondre à votre lettre de samedi soir, reçue seulement ce matin, à Noyon, où nous sommes depuis la Pentecôte, j'apprends par le Sigaro la triste nouvelle du deuil qui vous enlève et nous enlève à tous un Ami également cher et précieux. Vous devinez mes sentiments d'affliction en présence de cette grande perte : je songe à tous les témoignages d'affection reçus de lui depuis dix ans, à sa belle intelligence, à son charme, à son esprit, vraiment unique en notre temps, et à tous ces dons qui

Donnaient tant de prix à son amitié;
et je songe aussi au douloureux retén-
dissiment que cette perte trouve en votre
cœur, toujours si chaud et si vibrant quand
il s'agit de vos Amis; c'est vous dire combien
profondément je partage votre tristesse
et votre chagrin. Son sourire, son entrain,
ses réparties par excellence spirituelles, fines
et, par ailleurs toujours justes, illuminaient
nos réunions; comment songer à les
reprendre: comment les imaginer sans lui?
Jamais nul de nous n'a fait en vain
appel à son dévouement, à son aide, à
sa sympathie; le vide qu'il laisse est
vraiment grand partout où il tenait
une place, mais surtout dans le cercle
si uni de vos Amis. Il est de ceux que
personne ne remplace, et qu'on pleure
avec de vraies larmes parce que l'on se
sent atteint par leur disparition jusqu'au

plus tendre de l'âme. Je vous écris ces
quelques lignes à la hâte, sans le coup
de l'émotion qu'une telle nouvelle
vient de me causer. En vain, savoir-ais-je
que la situation était plus que grave/ je
suis allé quai de Conti chaque jour jus-
qu'à mon départ), l'annonce du dénoûment
accroît encore le dragma, et les souvenirs
des années de confiance et d'intimité
reviennent en foule à l'esprit.

Nous rentrons demain soir; j'irai
aux obsèques jeudi matin et irai vous
voir le soir; nous parlerons de Lui, et
notre commune douleur en recevra
peut-être quelque adoucissement. Songez
que son avant-dernier article a été con-
sacré au Chénier et que son amitié s'était
encore affirmée dans ces lignes et dans
la lettre que j'ai reçue de Lui au moment
où il retombait, avec une vivacité toute
particulière.

1851
Mes amitiés affligées à M. Duseigneur
et veuillez croire, chère Marquise, à mes
sentiments de profond et inaltérable
attachement,

Ald Lefranz
}